

LA CURIEUSE HÉLÈNE DE JEAN GIRAUDOUX
DANS "LA GUERRE DE TROIE N'AURA
PAS LIEU"

LE SUCCÈS obtenu sur une scène de New York, pendant l'hiver 1955-1956, par la pièce de Jean Giraudoux, traduite par Christopher Fry, prouva une fois de plus que poètes, dramaturges et romanciers peuvent constamment reprendre comme sujets certains thèmes, certains héros et certaines héroïnes, sans crainte de lasser un public cultivé, et avec l'espoir de créer des oeuvres originales et intéressantes.

Dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, Giraudoux se montre comme toujours poète à l'esprit débordant d'idées brillantes mais souvent paradoxales, et penseur épris de ce qui choque les idées préconçues acceptées par la plupart des hommes. Il réussit à satisfaire le goût quelque peu blasé d'un auditoire contemporain non seulement en composant sur le sujet de la guerre des discussions aussi profondes qu'animées qui causèrent de nombreux commentaires extrêmement variés, mais aussi en faisant de l'Hélène de Troie un portrait d'une originalité des plus curieuses que nul ne songea à commenter.

Dans ce drame dominé par l'idée de la futilité de la raison humaine devant l'implacabilité du destin, l'ironie de Giraudoux se complait à appuyer sur cette vérité si pitoyable que le sort du monde repose toujours, comme l'avait fait remarquer Pascal, sur quelque chose d'aussi insignifiant que la taille du nez de Cléopâtre ou le grain de sable dans l'uretère de Cromwell. Ici, le fait ridiculement insignifiant qui va mettre en marche la machine infernale, c'est l'escapade amoureuse d'un homme et d'une femme qui, après

trois mois seulement de cohabitation, sont déjà fatigués l'un de l'autre.

Giraudoux ne s'est pas gêné pour donner quelques entorses à une légende qui d'ailleurs en avait reçu bien d'autres de la part des auteurs grecs, en particulier Hérodote et Euripide qui, reniant la version adoptée par Homère, soutinrent que l'Hélène emportée par Pâris n'était qu'un fantôme. Giraudoux, lui, imagine que l'armée troyenne revient victorieuse d'une campagne de trois mois contre quelque roi voisin. Hector est fatigué et même écoeuré de se battre et n'aspire qu'au repos près d'Andromaque enceinte. C'est alors qu'il apprend que, pendant son absence, son vaurien de jeune frère a enlevé l'épouse de Ménélas et qu'on attend le jour même l'envoyé des Grecs qui vient demander qu'on lui remette Hélène, sinon ce sera la guerre.

Au fond, qu'est-ce que c'est que cette créature légendaire pour laquelle mille et treize vaisseaux voguèrent vers Troie sur les ondes violettes de la mer Egée, sous le commandement du jeune Achille? Un célèbre critique de la fin du XIXe siècle, Francisque Sarcey, démontra plaisamment que, dépouillées de leurs couronnes, les héroïnes de Racine sont des femmes tout à fait ordinaires placées dans certaines situations qui arrivent continuellement dans la vie quotidienne. Procédons comme lui dans le cas d'Hélène et nous nous rendons compte que celle-ci est tout simplement la belle blonde proverbiale qui n'a pas inventé la poudre à canon, mais dont la seule présence déchaîne la concupiscence des hommes et les lance à la gorge les uns des autres. Ceux qui connaissent le théâtre de Giraudoux savent que cet auteur éminemment intelligent n'aurait pu être satisfait de porter à la scène un personnage aussi simpliste que ce type de "beautiful but dumb blonde" que Judy Holliday incarne si remarquablement dans les films américains. Il

introduisit donc dans la composition de son Hélène une richesse de nuances aussi grande que celle des autres grands rôles féminins qu'il a créés, Judith, Ondine, l'Isabelle d'*Intermezzo* et l'Alcmène d'*Amphitryon* 38; mais ces nuances sont si subtiles que seule une lente lecture de ses pièces permet de les découvrir et de les apprécier.

Hélène n'apparaît pour la première fois que dans la dernière scène du premier acte de *La guerre de Troie n'aura pas lieu*; mais, avant que nous la voyions, l'auteur l'a dépeinte si vividement qu'il nous a fait comprendre l'espèce d'envoûtement que sa beauté exerce sur les Troyens mâles. Dans une conversation pétillante d'esprit entre Hector, Pâris et Cassandre, Giraudoux contraste plaisamment la beauté blonde de son héroïne et celle des Troyennes si extrêmement brunes et si richement dotées du point de vue pileux que Pâris s'exclame:

"J'en ai assez des femmes asiatiques. A mesure qu'elles se déshabillent, elles ont l'air de revêtir un vêtement plus chamarré que tous les autres, la nudité."

Cette déclaration délicieusement colorée par l'imagination fantaisiste si caractéristique de Giraudoux n'est qu'un premier coup de pinceau qui évoque cocassement la nudité d'une femme brune. La phrase qui termine la protestation de Pâris ajoute le coup de brosse qui complète le portrait d'une Orientale:

"Avec leur fard elles ont l'air de vouloir se décalquer sur nous. Et elles se décalquent!"

Le procédé de Giraudoux est aussi charmant qu'habile: sans un seul coup de pinceau consacré à Hélène, simplement en accentuant jusqu'à l'absurde le portrait des brunes Troyennes velues et fardées, il réussit à nous faire voir une splendide blonde tout épanouie, dont la peau de neige et le calme de glacier font l'opposé d'une Asiatique! On ne peut s'empêcher

d'évoquer une de ces femmes-cygnés qui, dans le poème de Théophile Gautier, "Symphonie en blanc majeur," nagent en chantant sur les eaux du vieux Rhin:

"Blanche comme le clair de lune
Sur les glaciers dans les cieux froids."

C'est cette neigeuse blondeur d'Hélène qui, dans l'esprit de Giraudoux, explique le pouvoir extraordinaire qu'elle a acquis non seulement sur Pâris, mais sur tous les habitants mâles de Troie, y compris le vieux roi Priam. Elle a cet ascendant de séduction que toute femme possède du seul fait qu'elle est étrangère, et qui tient uniquement à ce qu'elle est différente et par conséquent mystérieuse. Parce qu'on ne la connaît pas, on l'idéalise plus facilement que les femmes qu'on voit chaque jour autour de soi et qui, conséquemment, sont dépourvues de cet élément de mystère qui, pour tant d'hommes, est le condiment essentiel de l'amour et du désir.

Hélène ne paraît que très rarement dans l'*Iliade*; pourtant, en quelques lignes, Homère sut faire ressortir le pouvoir de son éclatante beauté. Priam et les vieux sages Troyens siègent sur un rempart d'où ils observent Hélène venant vers eux. Emus, charmés, ils s'écrient en chœur:

"Non, il n'y a pas lieu de blâmer les Troyens ni les Achéens aux bonnes jambières, si, pour telle femme, ils souffrent de si longs maux. Elle a terriblement l'air, quand on l'a devant soi, des déesses immortelles."

Les vieux chefs ajoutent alors sagement:

"Mais malgré tout, telle qu'elle est, qu'elle s'embarque et qu'elle parte; qu'on ne la laisse pas ici, comme un fléau pour nous et pour nos fils plus tard."

Mais Priam, plus subjugué encore que les autres vieillards par la beauté de sa bru, accueille celle-ci avec ces mots:

“Avance ici, ma fille, assieds-toi devant moi . . . Tu n’es, pour moi, cause de rien; les dieux seuls sont cause de tout; ce sont eux qui ont déchaîné cette guerre, source de pleurs avec les Achéens.”

Giraudoux a conservé cette scène sur les ramparts, mais le pouvoir de séduction exercé par l’Hélène d’Homère sur les Troyens, il l’a poussé encore plus loin, et les vieillards de sa pièce manquent totalement du bon sens qu’ils montraient dans *l’Iliade*. Lorsqu’ Hélène se promène sur les ramparts, beaucoup d’entre eux forment pour elle une garde d’honneur; mais Cassandre, toujours bonne observatrice, fait remarquer que les plus malins s’arrangent pour la regarder de murs situés plus bas; alors, la barbe blanche mais tout cramoisis de visage, ils contemplent indiscretement ses charmes les plus secrets; c’est qu’Hélène, qui prend plaisir à allumer leur lubricité de vieux boucs, leur dispense généreusement la vue de sa beauté quand, debout, elle rajuste ses sandales en levant haut la jambe.

L’ascendant de sa beauté est tel que même les hommes qui, de par leur métier, devraient y être le moins susceptibles, par exemple les géomètres qui sont gens pratiques et réalistes, y succombent comme les autres et se découvrent soudain des âmes de poètes. La vue d’Hélène affole le géomètre drôlement introduit par Giraudoux dans sa pièce; pour lui, ce n’est que depuis la présence de celle-ci à Troie que le paysage autour de la ville a acquis un sens, et il n’emploie plus qu’une sorte de mesure dans ses travaux d’arpentage: la coudée d’Hélène, la longueur de son pas, la portée de son regard ou de sa voix; et il est tellement ému en expliquant ces choses à Hécube qu’il en pleure! Giraudoux aime tant à jongler avec les paradoxes que, dans cette scène, l’ivresse esthétique du géomètre est plus grande que celle de Demokos le poète qui, lui, se contente d’expliquer à Hector qu’Hélène

n'appartient plus à Pâris, mais à Troie et qu'elle est l'inspiration du nouvel hymne national qu'il va composer.

La pulchritude d'Hélène affecte jusqu'aux enfants et Troïlus, le jeune frère de Pâris, est tombé amoureux d'elle; mais, épris d'absolu comme tant d'adolescents, il veut tout ou rien et il refuse sauvagement d'avouer son sentiment. La jeune femme qui, du fait qu'elle a eu pas mal d'aventures, est blasée sur l'amour des hommes mûrs et dégoûtée de la paillardise des vieillards, est enchantée d'avoir inspiré cet amour plein de fraîcheur; il reste chez elle cette fibre sentimentale qui n'a jamais été contentée, ce romantique besoin d'idéal qu'on trouve chez tant de femmes qui approchent du cap de la quarantaine; ce Troïlus qui se dérobe quand elle l'appelle alors que les autres Troyens lécheraient ses sandales sur un mot d'elle, Hélène souhaite être embrassée par lui; aussi, quand il s'y refuse, est-elle dépitée, mais moins par vanité blessée que parce qu'elle se promettait une joie toute spéciale du baiser qu'il lui aurait donné. Alors, devant lui, elle embrasse Pâris de telle façon que celui-ci, titubant s'écrie: "Quel est ce baiser inédit que tu me donnes, Hélène?" Sur quoi, elle lui fait cette réponse sibylline bien féminine: "Le baiser destiné à Troïlus."

Le seul Troyen qui ne subisse point cet ascendant extraordinaire de la séduction d'Hélène est Hector. Cela navre son père qui estime qu'admirer Hélène constitue une sorte d'absolution pour les actes vils que les vieillards comme lui ont commis pendant leur vie; car avoir la capacité de l'admirer prouve qu' "il y avait au fond d'eux-mêmes une revendication secrète qui était la Beauté . . . Hélène est leur pardon, leur revanche, leur avenir."

Jusqu'ici Giraudoux n'a fait qu'allumer notre curiosité en laissant les autres personnages parler de son héroïne et la dépeindre selon leur propre point de vue. Quand il la met

en scène pour la première fois, l'entretien qu'elle a avec Pâris nous apprend deux choses à son sujet: c'est une femme détendue et bien équilibrée qui manque complètement d'imagination et qui voit la vie telle qu'elle est; c'est aussi une créature facilement influençable qui adore obéir à son amant, une de ces femmes sans volonté qui sont comme une pâte malléable sous les doigts de l'homme avec qui elles se trouvent à l'instant présent. Ce point nous est confirmé dans la scène suivante où elle converse avec Hector. Cinq minutes plus tôt, Pâris lui avait fait dire qu'elle l'adorait; qu'elle haïssait Ménélas; qu'elle ne retournerait jamais en Grèce. Maintenant qu'elle est avec Hector, elle avoue à celui-ci qu'elle ne hait nullement son premier mari, que ses sentiments pour Pâris sont des plus tièdes, et elle accepte de regagner la Grèce!

Giraudoux, s'inspirant de l'*Iliade* où Hector appelle Pâris "bellâtre, coureur de femmes et suborneur," a fait de celui-ci un joyeux luron d'une légèreté et d'une faiblesse incurables; il explique en persiflant à son frère et à sa soeur que son désir d'Hélène est venu de ce qu'il était écoeuré de la sensualité asiatique des Troyennes, car "leurs baisers sont des effractions, leur étreintes sont de la glu" et, dans leurs bras, il se sentait "terriblement avec elles." S'il apprécie la belle Nordique que représente Hélène, c'est que cette créature éblouissante ne l'ennuie jamais, que sa blancheur glaciale est reposante et que, dans leurs étreintes les plus ardentes, elle reste lointaine et comme détachée de lui!

Quand plus tard Hector questionne Hélène, elle lui confirme cet éloignement qu'elle apporte dans la passion et elle lui fait sans honte l'aveu que ses jouissances charnelles sont médiocres: "Je connais surtout le plaisir des autres." Elle fait même de son mieux pour lui expliquer que l'érotisme ne

représente pour elle qu'une sorte de *catharsis* d'une essence supérieure:

"Je ne déteste pas les hommes. C'est agréable de les frotter contre soi comme de grands savons (elle précisera un peu plus loin: "ou de la pierre ponce"). On en est toute pure."

Il serait intéressant de découvrir si cet étrange détachement de son héroïne vient de ce qu'ici Giraudoux se laissa influencer par ce qu'Euripide faisait dire à son Hélène dans sa tragédie du même nom:

"Juno, irritée que Pâris ne lui eût point attribué la palme, ne lui permit de posséder qu'une chimère gonflée de vent; ce n'est pas moi qu'elle livra au fils du roi Priam; c'est un fantôme animé que, dans les profondeurs du ciel, elle avait formé à ma ressemblance; il croit me posséder; illusion! J'échappe à ses étreintes."

Cette substitution d'un fantôme à la femme de chair expliquerait si bien la paradoxale tiédeur de l'Hélène de Giraudoux dans l'amour charnel!

Mais ce n'est pas seulement dans ce domaine que son héroïne manque de passion; il en est de même dans l'existence quotidienne: rien ne la fâche, ne la choque ni ne la tourmente; et rien ne semble particulièrement l'amuser ou l'intéresser. Une remarque de Cassandre nous apprend que son visage innocent est sans expression; cette impassibilité de ses traits confirme ce que nous devinions déjà de son caractère. Ce n'est pas plus la créature splendide mais sotte que la fille immorale aux amours aussi passagères que passionnées dont une longue tradition populaire simpliste a réussi à imposer l'image; c'est une femme nonchalante et insouciante, simple certes mais sensée, qui a horreur de compliquer l'existence et qui voit les choses telles qu'elles sont; pour elle, la Grèce est "un pays où il y a beaucoup de

rois et de chèvres éparpillés sur du marbre," alors que pour son amant "le ciel de la Grèce grouille de dieux et des jambes de déesses en pendent"; Pâris, musardeur, flâne le nez en l'air, tandis qu'Hélène, pratique, ne voit que le sol!

Détachée des futilités et des mesquineries de la vie mondaine, l'héroïne de Giraudoux ne s'intéresse pas à connaître les sentiments de ceux qui l'entourent. Quand Andromaque lui fera de curieux aveux sur les débordements passionnés de son propre ménage, elle montrera cette sorte de dédain amusé mais bienveillant qu'éprouve une bourgeoise bien équilibrée et large d'idées devant la défaillance sentimentale ou sensuelle d'une amie; mais on sent que ces confidences la dérangent et qu'elle se serait bien passée de les entendre. Comme tant de femmes mariées depuis longtemps qui ne comprennent pas le fond de la nature de leur époux, elle avoue n'avoir jamais cherché à connaître Ménélas: "J'ai pu le toucher, explique-t-elle avec une délicieuse nuance de naïve réserve; je ne peux pas dire que je l'ai vu."

Hélène n'est nullement adonnée à l'introspection, car cela la gêne tout autant d'être mise en face de ses propres sentiments qu'en face de ceux des autres; et parce que ce qui lui arrive personnellement ne l'affecte guère et qu'elle ne s'attendrit jamais sur elle-même, elle ne s'intéresse pas non plus au sort des autres; aussi refusera-t-elle de s'avouer amoureuse de Pâris pour rassurer Andromaque et que la guerre de Troie n'ait pas lieu ou que, si elle a lieu quand même, elle ait un sens. C'est qu'elle est toute sincérité; s'il n'y a pas la moindre trace de duplicité chez elle, c'est parce que mentir serait compliquer son existence et que, inconsciemment, elle évite tout ce qui présenterait un danger de complication—réaction tout à fait paradoxale chez cette femme fatale dont le simple fait qu'elle vit complique tant l'existence de deux peuples!

Il ne faudrait pas croire pour cela qu'Hélène est égoïste ou seulement détachée de la vie et de ses semblables; ce serait injuste. Elle est simplement indifférente parce que son sens d'intuition, fort développé d'ailleurs, lui fait comprendre qu'elle est l'instrument du destin, et elle sait que tout effort pour échapper à la fatalité est condamné à l'insuccès. Comme Ulysse l'expliquera plus tard à Hector: "Hélène est l'otage du destin . . . une des rares créatures que le destin met en circulation sur la terre pour son usage personnel." Tout comme une épave n'a pas à choisir où la porteront les flots, elle reste ce que le destin veut qu'elle soit, la cause de la guerre de Troie. Mais ce n'est pas chez elle la résignation stupide d'une créature accablée, écrasée par les forces malévolentes du sort; elle accepte sagement sa destinée car elle ne peut rien y changer, mais elle montre pour le destin une sorte de mépris héroïque.

Cette indifférence de bon ton à son propre sort contribue à assurer en elle un équilibre spirituel remarquable, car les grandes causes de l'émoi et de l'inquiétude humains ne lui importent plus. Par certains côtés Hélène est une héroïne camusienne avant Camus, puisque la pièce de Giraudoux fut jouée en 1935 alors que le *Mythe de Sisyphe* date de 1942. Avant Sisyphe, Hélène semble avoir découvert "l'Absurde," l'avoir accepté et avoir deviné ce qu'impose cette acceptation. Elle ne se drogoue point d'espoir comme le font la plupart des humains, car elle a compris que l'espoir est seulement un leurre dangereux et vil que nous devons mépriser. Elle a donc appris à vivre consciencieusement le moment présent et à jouir de le vivre, sans se soucier du passé ni escompter l'avenir. Se méfiant des spéculations philosophiques et métaphysiques, et dédaigneuse de tout ce qui est abstrait, Hélène ne saisit que le concret; encore faut-il pour cela que ce concret soit assez haut en couleurs

pour attirer son attention et pour la retenir; et comme tout ce qui est laid ou sordide lui répugne, elle a appris à se mettre des oeillères afin de ne plus voir que ce qu'elle consent à voir—ce qui marque la limite de son étrange côté camusien.

Quand Hector la force à abandonner le présent où elle se complaît pour regarder l'avenir—car c'est à elle et non à Cassandra que Giraudoux a paradoxalement octroyé le don de prophétie,—elle le prévient loyalement qu'elle choisit les événements comme elle choisit les objets et les hommes. Elle ne peut pas, simplement pour lui plaire, voir des événements qui n'auront pas lieu. Ceux-ci restent dans l'ombre alors que ceux à venir lui apparaissent comme un album de brillants chromos. Cela n'empêche pas Hector, qui est têtue comme une mule quand ils s'agit de la Paix, de s'efforcer d'influencer sa vision de l'avenir dans le passage suivant rempli d'une poésie pittoresquement colorée:

“Nous allons vous remettre aux Grecs en plein midi, sur le sable aveuglant, entre la mer violette et le mur ocre. Nous serons tous en cuirasse d'or à jupe rouge, et entre mon étalon blanc et la jument noire de Priam, mes soeurs en peplum vert vous remettront nue à l'ambassadeur grec dont je devine, au-dessus du casque d'argent, le plumet amarante. Vous voyez cela, je pense?”

Hélas! malgré les couleurs criardes dont Giraudoux a enjolivé cette vision, les yeux d'Hélène ne la voient pas. Ils ne peuvent voir qu'une bataille où la ville de Troie brûle d'un rouge vif et s'effondre. Ils ne distinguent que l'étincelle d'un diamant à la main du cadavre de Pâris et le charme d'un enfant qui, près d'Andromaque en pleurs, joue avec les cheveux de son père mort. Voilà tout ce que peuvent voir les beaux yeux d'Hélène, ces yeux d'un bleu limpide dont Hector dira avec ironie: “Qu'elle est pure la lentille du monde! Ce ne sont pourtant pas les pleurs qui doivent la laver. . . .” En disant cette méchanceté, Hector ne se doute pas que, généreuse-

ment, sa gentille belle-soeur ne lui a pas mentionné son ultime vision, celle du sang d'un enfant égorgé avant d'être précipité du haut d'un rempart, le sang de son propre fils Astyanax qui n'est pas encore né.

Si dégoûté que soit Hector de se rendre compte qu'Hélène ne peut rien faire pour éviter que la guerre ait lieu, cela ne l'empêche point de comprendre qu'elle n'est point responsable de cette guerre. C'est là un point sur lequel Euripide avait insisté dans sa tragédie *Les Troyennes* lorsque, devant Ménélas qui faisait fonction de juge, Hélène plaidait contre la vieille Hécube, qui venait de l'accuser d'être la cause de tous les malheurs qu'avaient subis Troie et les Troyens.

Dans *l'Iliade*, Homère, lui, avait déjà fait ressortir la bonne entente qui existait entre Hélène et Hector. Devant le cadavre du héros, après qu'Andromaque et Hécube avaient fait entendre leurs lamentations, Homère avait senti qu'il était convenable et équitable qu'Hélène à son tour, manifestât sa plainte :

"Hector, se lamente-t-elle, de tous mes beaux-frères, tu étais celui de beaucoup le plus cher à mon coeur. . . Voici vingt ans que j'ai quitté mon pays et de toi jamais je n'entendis mot méchant ni amer. Au contraire, si quelque autre dans le palais me critiquait, de mes beaux-frères ou de leurs soeurs, ou de leurs femmes aux beaux voiles, ou encore ma belle-mère —mon beau-père, lui, était envers moi aussi doux qu'un père —, c'était toi qui les retenais, les persuadais par tes avis, ta douceur, tes mots apaisants. Je pleure donc sur moi malheureuse, autant que sur toi, d'un coeur désolé."

Giraudoux a gardé cette amicale compréhension de la part d'Hector et ce respect affectueux d'Hélène dans leurs rapports. Elle est aussi ouverte avec lui qu'elle peut l'être avec un homme : tout comme elle a convenu du fait qu'elle n'aime plus guère Pâris, elle accepte plus tard de quitter Troie, puisqu'il insiste pour qu'elle parte. Mais justement, parce qu'elle sent qu'Hector n'est pas un homme comme les

autres, qui forment une meute attachée à sa poursuite, elle se sent le besoin d'être absolument loyale avec lui; aussi le prévient-elle que l'acceptation de partir qu'il vient d'obtenir d'elle n'a aucune importance; car elle sait que, dans l'ordre du monde, elle n'est qu'une enfant, et que "ce n'est pas en manoeuvrant des enfants qu'on détermine le destin." Quoiqu' Hector insiste: "Tu rentreras sur une mer grise, sous un ciel gris," Hélène lui affirme qu'elle ne peut arriver à rien distinguer du navire qui l'emportera, qu'elle ne voit "scintiller ni la ferrure du mât de misaine, ni l'anneau de nez du capitaine, ni le blanc de l'oeil du mousse." En un mot, Hélène, malgré toute la bonne volonté qu'elle a envers Hector, est incapable de voir la Paix. Hector comprend alors la vanité des victoires qu'il a remportées d'abord sur Pâris, puis sur Priam et enfin sur Hélène en obtenant que celle-ci quitte Troie. Soudain, réalisant lui aussi l'Absurde de Camus, il s'exclame amèrement: "Par quelle divagation le monde a-t-il été placer son miroir dans cette tête obtuse!" ce qui n'est ni gentil ni juste envers sa charmante belle-soeur qui est loin d'être obtuse; mais les hommes sont généralement prévenus et refusent d'accepter qu'une femme puisse être intelligente aussi bien que belle. Le rusé Ulysse lui-même, bien qu'il dise avoir longuement observé Hélène, s'est partiellement trompé lorsqu'il affirme qu'elle a "... le cerveau le plus étroit, le coeur le plus rigide et le sexe le plus étroit."

Il est vrai que parfois Hélène est confuse; mais son indécision est due à ce que, raisonnant un peu comme Montaigne, elle ne se juge point qualifiée pour prendre une décision importante non seulement pour elle, mais pour le sort du monde; elle laisse donc l'univers décider à sa place. Nous savons qu'elle est faible devant Pâris et Hector, et accepte de dire comme eux; mais c'est parce que ce type de femme est toujours vulnérable et faible devant un amant

de fait ou un amant virtuel. Cela n'empêche pas qu'Hélène ne soit suffisamment intelligente pour se rendre compte de sa vulnérabilité. Elle ne mentionne pas cela à Pâris qui lui inspire un certain mépris; mais à Hector, pour qui elle éprouve de l'admiration et du respect dès leur première entrevue, elle avoue sa faiblesse et l'avertit sagement de ne point prendre des vessies pour des lanternes:

"Vous avez découvert que je suis faible; vous en êtes tout joyeux. L'homme qui découvre la faiblesse dans une femme, c'est le chasseur à midi qui découvre une source. Il s'en abreuve. Mais n'allez pourtant pas croire, parce que vous avez convaincu la plus faible des femmes, que vous avez convaincu l'avenir."

L'intégrité intellectuelle est une des qualités paradoxales de l'Hélène de Giraudoux qui, bien qu'elle ne soit jamais l'esclave des affres de l'introspection, se connaît bien elle-même et sait exactement ce qu'elle vaut.

Si, devant un homme, elle est toute faiblesse et perd ses moyens, il n'en est pas de même quand elle discute avec une femme; il y a là un contraste qui fait un des charmes du personnage. Glaise aisément pétrie au gré de Pâris et d'Hector, Hélène devient, quand il n'y a autour d'elle que des femmes, une créature remplie d'assurance, maîtresse d'elle-même, intelligente et même subtile, à laquelle on ne la fait pas. Lorsqu'Andromaque envoie sa petite belle-soeur Polyxène suggérer à Hélène de quitter Troie immédiatement si elle aime les Troyens, celle-ci n'a aucune difficulté à percer à jour la manoeuvre, à faire avouer toute la vérité à la fillette, et à la convaincre que, si elle aime les Troyens, son devoir est de rester avec eux au lieu de retourner à Sparte.

Dans la scène suivante, Hélène se trouve en présence d'Andromaque dans un duel verbal pour lequel celle-ci s'est habilement préparée et dans lequel elle va jeter toutes les ressources de son intelligence et de sa sensibilité afin de

défaire sa belle-soeur et de la convaincre qu'elle doit quitter Troie. Andromaque s'aperçoit bien vite qu'elle a devant elle un adversaire intelligent qui raisonne aussi bien qu'elle et même mieux, car Hélène garde tout son sang-froid au lieu de s'emporter comme elle le fait elle-même. Hélène joue un jeu si serré dans cette joute oratoire qu'elle réussit à défaire la passionnée Andromaque.

C'est dans cette scène émouvante entre les deux femmes que Giraudoux complète son étude du caractère d'Hélène. A Andromaque qui lui reproche de ne plus aimer Pâris, Hélène avoue la vérité sur l'état de son coeur et la condition de son ménage. "Je vis avec lui dans la bonne humeur, dit-elle, dans l'agrément, dans l'accord." Lorsqu'elle entend cette déclaration, Andromaque est ahurie: elle ne peut comprendre qu'une femme comme Hélène puisse se contenter d'un bonheur conjugal si embourgeoisé. C'est que l'Andromaque de Giraudoux se rapproche beaucoup de celle d'Euripide qu'Hermione accusait d'être une Asiatique adonnée à la débauche et à la sorcellerie;¹ c'est bien l'Orientale typique décrite par Pâris, la brune velue et sensuelle dont les étreintes sont comme de la glu, et elle, c'est passionnément qu'elle aime son Hector; aussi rétorque-t-elle à Hélène:

"On ne s'entend pas dans l'amour; la vie de deux époux qui s'aiment, c'est une perte de sang-froid perpétuel. La dot des vrais couples est la même que celle des couples faux: le désaccord originel. Hector est le contraire de moi. Il n'a aucun de mes goûts. Nous passons nos journées à nous vaincre l'un l'autre ou à nous sacrifier. Les époux amoureux n'ont pas le visage clair."

Hélène toujours fraîche et bien détendue ne voit pas ce

¹ D'ailleurs l'Andromaque de Racine qu'on présente aux écoliers comme une mère douce, noble et généreuse a elle aussi une nature asiatique sauvage, fourbe et terriblement passionnée qui l'apparente à celles d'Euripide et de Giraudoux.

qu'elle gagnerait à avoir des yeux blancs de poisson mort, un teint plombé et les mains moites chaque fois qu'elle approche Pâris. Giraudoux a fait d'elle une créature trop calme, trop composée, trop bien équilibrée pour qu'elle accepte pour elle-même une conception de l'amour si tumultueuse qu'elle ne peut se manifester que par des frottements charnels continuels ou par des yeux rougis de pleurs! Ce n'est là nullement son genre. Elle trouve sa propre conception de l'amour pratique, calme et reposante et elle la défend ainsi:

"Je ne le trouve pas si mal que cela mon amour. Evidemment cela ne tire pas sur mon foie ou ma rate quand Pâris m'abandonne pour le jeu de boules ou la pêche au congre. . . . Qu'est-ce qu'il va devenir, mon amour, si j'y verse la jalousie, la tendresse et l'inquiétude?"

Ce qui fait le charme de ce débat sur l'amour entre les deux jeunes femmes, c'est que l'auteur, toujours épris du paradoxe le plus cocasse, bouscule ici les idées du spectateur prévenu qui, se rappelant la nature passionnée et emportée de l'Hermione de Racine, imagine qu'Hélène sa mère devrait être encore plus passionnée. Le pauvre spectateur, si souvent victime d'un Giraudoux badin et farceur, n'en revient pas: Quoi? c'est Hélène, qu'il s'est toujours imaginée être une femme de feu, qui aime conjugalement et même bourgeoisement son amant; et c'est la respectable et fidèle Andromaque qui est la cavale indomptée dont le ménage connaît tous les soubresauts de la passion la plus toumentée? Mais Giraudoux est si brillant et si persuasif qu'on peut seulement le suivre avec un sourire qui pardonne ses eccentricités les plus osées! D'ailleurs, du point de vue psychologique, la conception giraldienne d'Andromaque n'est-elle past fort juste? Plus une fille ardente est distinguée et raffinée, plus elle est de nature fine et d'âme délicate, en un mot plus une

filles est supérieure, et plus elle aura de reconnaissance pour l'homme qui la fera femme, qui saura l'initier aux plaisirs charnels et les lui faire aimer. Une telle femme s'attache d'abord à un homme par l'esprit, puis la chair l'attache à lui encore davantage et son amour devient une véritable adoration. Il est donc normal que la fine et chaste Andromaque aime son Hector exclusivement et d'une passion sauvage, alors que Hélène considère l'amour et l'érotisme avec placidité.

Un mot imprudent d'Andromaque va élever leur conversation à un niveau plus élevé qui fait ressortir le paradoxal côté humain d'Hélène, que même le malin Ulysse n'a pas su deviner. Irritée de ne pouvoir convaincre sa belle-soeur toujours si calme et si souriante, Andromaque l'accuse de ne pas savoir ce que sont le malheur et la pitié. Hélène l'informe alors qu'elle connaît très bien les souffrances de la vie car, enfant, ses compagnes de jeu étaient les filles d'un pauvre pêcheur avec lesquelles elle aimait à dénicher des oiseaux de mer; une d'elles était tuberculeuse, une autre difforme. Ensemble elles ont vu parfois des choses repoussantes: des mouettes assemblées picorant les yeux d'un cadavre gonflé rejeté sur la plage; une femme ivre martyrisant un oiseau; un ilote violant une fille sous un buisson. Pourtant, bien qu'Hélène ait vu le monde sous son jour le plus dégoûtant, et le genre humain tel qu'il est, rampant, malpropre et misérable, elle n'a jamais eu le sentiment qu'il exigeait de la pitié; et cela, non point parce qu'elle juge le genre humain avec mépris comme le lui reproche Andromaque, mais parce que, à ses yeux, la vie est si courte et la condition humaine si passagère qu'il importe peu qu'on soit beau ou laid, bien portant ou infirme, riche ou pauvre, heureux ou misérable. Inconsciemment disciple de Pascal, Hélène estime que tout cela est temporaire et ne vaut pas

la peine de s'émouvoir ou de se rebeller ouvertement. Finalement elle rive son clou à Andromaque en lui disant: "Tous ces malheureux, je les sens mes égaux . . . cela peut venir de ce que ma santé, ma beauté, ma gloire, je ne les juge pas très supérieures à leur misère. Cela peut être de la fraternité." Si originale que soit cette conception de la fraternité elle est défendable, surtout quand on se rappelle qu'Hélène sait fort bien ce qu'est la vraie pitié, celle qui consiste à ne pas faire de mal ou de peine à notre prochain inutilement: elle a prouvé qu'elle pratiquait cette pitié quand elle s'est abstenue de mentionner devant Hector sa vision de l'égorge-ment de l'enfant qu'Andromaque porte encore dans son sein.

Manquant complètement d'imagination, Hélène a la faculté de toujours voir les choses sous leur vrai jour, exactement telles qu'elles sont, et de tout juger d'une façon réaliste. C'est cela qui lui permet de se montrer aussi bienveillante que philosophe dans sa discussion avec Andromaque. J'ai suggéré qu'il y avait un peu de Montaigne chez elle; nous retrouvons ici cet élément. Hélène est un de ces êtres rares qui sont capables de se juger eux-mêmes sans orgueil et sans générosité, mais aussi sans cruauté et sans dégoût. Il n'y a ni amour de soi, ni même aucun contentement de soi chez elle, mais une juste appréciation de sa valeur, de ses qualités aussi bien que de ses défauts. Aussi sait-elle que seuls les gens doués d'une forte imagination peuvent éprouver de la pitié devant le malheur et la souffrance, parce qu'ils sont les seuls qui peuvent se mettre à la place de ceux qui souffrent: "Le malheur ou la laideur, explique-t-elle sagement, sont des miroirs qu'ils ne supportent pas. Les gens ont pitié des autres dans la mesure où ils auraient pitié d'eux-mêmes." Or Hélène n'a aucune pitié d'elle-même; depuis son arrivée à Troie, elle entend chaque jour les Troyennes l'insulter autant que les Troyens la

louanger; certaines s'attaquent à sa vertu en la traitant de garce; d'autres à sa beauté en insinuant que, le matin, elle a l'oeil jaune! Ces attaques ne lui causent ni dépit, ni colère, ni rancune. Elle y est complètement indifférente, car elle sait prendre la vie telle qu'elle est, le laid avec le beau, le mal avec le bien, tout comme Babouc dans le charmant conte de Voltaire *Le Monde comme il va*. Elle sait donc que si la guerre éclate, elle supportera la souffrance et la faim avec autant de stoïcisme qu'elle a accepté les insultes des Troyennes. Giraudoux nous offre ici ce conseil d'indifférence dédaigneuse vis-à-vis du malheur et de la souffrance que Vigny avait donné dans "La mort du loup." Seul ce hautain refus de nous laisser affecter par les événements qui sont extérieurs à notre volonté, sauvegarde notre dignité humaine. Comme Giraudoux a toujours plaisir à pousser ses idées jusqu'à leurs limites les plus extrêmes, il se complait à nous montrer une Hélène si sagement réconciliée à l'absurde de la vie qu'elle accepte tranquillement l'idée de sa vieillesse, et cela malgré l'image ridicule qu'elle s'en fait:

" . . . et si vous croyez que mon oeil ne me montre pas parfois une Hélène vieillie, avachie, édentée, suçotant accroupie quelque confiture dans sa cuisine! Et ce que le plâtre de mon grimage peut éclater de blancheur! et ce que la groseille peut être rougel et ce que c'est coloré et sûr et certain! . . . Cela m'est complètement indifférent."

Certains prétendront peut-être que cette indifférence à ce qui sera vient du fait qu'Hélène est justement la belle créature sotte que j'ai essayé de montrer qu'elle n'est pas. Ce serait trop simplifier les choses. Il est certain qu'elle est d'une nature simple: elle a horreur des complications de toutes sortes, qui peut-être enrichissent la vie mais qui, certainement en dérangeant énormément le cours. Pour cette raison l'Hélène de Giraudoux est incapable de la grande passion pour Pâris que la légende lui a gratuitement prêtée.

Elle rappelle celle d'Homère qui se montrait plus émue par "la beauté blonde" de son premier mari que par celle de "l'irrésistible Pâris au poil frisé," et qui n'avait que mépris pour la couardise de celui-ci vaincu dans son premier combat singulier avec Ménélas. Cette simplicité qui fait éviter à Hélène tout ce qui pourrait troubler davantage son existence n'est pas sottise; et le fait qu'elle attache peu d'importance aux autres, à leurs opinions, à leurs joies et à leurs souffrances n'est pas égoïsme. Elle est vraiment intelligente; d'ailleurs elle l'était déjà dans *l'Iliade*; elle l'était également dans *l'Hélène* d'Euripide et, dans *Les Troyennes*, elle était même retorse. Et comment l'accuser d'égoïsme quand nous savons pertinemment qu'elle attache si peu d'importance à elle-même, à sa beauté, à ses sentiments, et à ses souffrances?

L'Hélène de Giraudoux est une créature si radieusement belle et séduisante que les mots "beauté" et "séduction" n'ont plus pour elle la moindre valeur. Pourtant, comme elle est femme, cela l'amuse d'exciter les désirs des vieillards troyens, et cela titille sa vanité et l'émeut un peu d'inspirer de l'amour à un adolescent comme Troilus. Ces futilités ne l'intéressent plus quand elle est avec Hector qu'elle n'avait jamais rencontré, mais dont elle connaissait la gloire. Il n'y a alors dans sa manière aucune trace de coquetterie, aucun désir de le séduire physiquement, bien qu'il l'attire et qu'elle se sente désarmée du fait qu'elle est femme et qu'il est homme. Néanmoins elle conserve assez de lucidité et de commande de soi pour lui faire comprendre qu'il y a en elle beaucoup plus que la splendide créature que convoitent les Troyens et la garce que détestent les Troyennes. Sa candeur et sa spontanéité ne sont jamais plus délicieuses que dans la scène où elle parvient à montrer à Hector à quel point il s'aveugle quand il croit tout arranger et assurer la paix s'il arrive à la convaincre de quitter Troie avec Ulysse.

Paradoxalement Giraudoux a fait de la grande amoureuse légendaire une femme peu sensuelle. Il y a bien une scène fort gauloise dans laquelle deux des marins qui étaient sur le navire ramenant de Grèce les deux amants, racontent avec une délicieuse effronterie les ébats amoureux aussi voluptueux que tendres dont ils furent témoins, l'un caché dans la hune et l'autre dans l'escalier des soutes; mais leur récit se rapporte aux ardeurs d'une lune de miel qui dura bien peu puisque, lorsque l'auteur fait commencer sa pièce, trois mois plus tard, Hélène est incapable de comprendre qu'un couple puisse s'aimer après plusieurs années de mariage avec toutes les affres que comporte une passion aussi sauvage que celle qui joint Andromaque à Hector!

Et parce que l'héroïne giraldienne a des sentiments qui ne sont pas plus troublants que ses sensations, elle est capable de tout accepter non seulement sagement, mais avec grâce. Ayant beaucoup voyagé et ayant su observer la réalité des choses puisque son manque d'imagination la protégeait du rêve, elle ressemble beaucoup à certaines charmantes cosmopolites contemporaines; elle a acquis assez d'expérience pour pouvoir penser lucidement et passer un jugement sain sur les antithèses qui composent la vie humaine: la laideur et la beauté, la souffrance et le plaisir, le malheur et le bonheur. Emportée ni par la passion ni par l'idéalisme qui, tous deux, faussent les perspectives, elle possède une sagesse et un stoïcisme qui lui permettent d'accepter la vie telle qu'elle est et d'être tolérante devant la bêtise et la laideur morale des humains.

Cette bienveillante sagesse que Giraudoux a spirituellement prêtée à une héroïne légendaire qui n'a jamais joui de la réputation d'être sage, nous la trouvons fort bien présentée dans un passage qui rappelle étrangement l'évangile où Marthe se plaint à Jésus que sa soeur jouisse des plaisirs du

salon, alors que c'est sur elle-même que retombent les soins du ménage; elle explique à Andromaque :

“Je ne passe point mes nuits, je l'avoue, à réfléchir sur le sort des humains, mais il m'a toujours semblé qu'ils se partageaient en deux sortes. Ceux qui sont, si vous voulez, la chair de la vie humaine. Et ceux qui en sont l'ordonnance, l'allure. Les premiers ont le rire, les pleurs et tout ce que vous voudrez en sécrétions. Les autres ont le geste, la tenue, le regard. Si vous ne les obligez à faire qu'une race, cela ne va plus aller du tout. L'humanité doit autant à ses vedettes qu'à ses martyrs.”

Christopher Fry, pour plaire à un public anglo-saxon qui déteste les discussions philosophiques au théâtre, a cru devoir réduire de moitié la belle scène entre Andromaque et Hélène; par suite de cette mutilation, le passage ci-dessus a été supprimé. C'est fort dommage, parce que c'est dans cette scène que Giraudoux donnait les derniers et les plus importants coups de brosse au portrait de son étrange Hélène et que, dans cette réflexion de son héroïne sur l'humanité, il s'efforçait de nous rappeler ce que nous sommes tous trop prompts à oublier: que le levain tout comme la pâte est nécessaire pour composer ce tout mystérieux qu'est l'humanité et que, par conséquent, si nuisible qu'elle paraisse, une Hélène de Troie, tout comme n'importe quelle autre femme, a un rôle à jouer en ce monde. En créant un personnage aussi paradoxal, Giraudoux a fait preuve d'une originalité qui redonne une attrayante fraîcheur au portrait d'une héroïne sur laquelle on pouvait croire que tout avait été dit “depuis sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent.”

ANDRÉ BOURGEOIS